

Rencontre Juifs/Catholiques : Y a-t-il des enjeux religieux ?

Le rabbin Gilles BERNHEIM
et le Père John PAWLIKOWSKI ¹
Débat.

Père John Pawlikowski :

Je voudrais tout d'abord remercier encore le Rabbin Gilles Bernheim pour sa réflexion extrêmement riche. J'ai quelques commentaires et quelques questions.

Vous avez fait allusion au fait qu'il n'y a pas de présence de la notion d'« *Incarnation* » dans la littérature juive. Le professeur Elliot Wolfson, dont vous connaissez peut-être les écrits, dans un essai inclu dans l'ouvrage « *Christianity in Jewish Terms* », (Le Christianisme vu par des Juifs), déclare qu'il a trouvé des exemples de la notion d'incarnation dans la littérature apocalyptique juive du début de l'ère commune. Il y a aussi la thèse émise par quelqu'un que vous connaissez peut-être, le professeur Michael Wyschogrod, qui a écrit un livre dans lequel il propose une sorte d'incarnation de Dieu dans le peuple juif. Voici ma première remarque.

Permettez-moi de continuer.

A propos de la « *Résurrection* », de mon point de vue, Jésus a hérité, et l'Eglise primitive aussi a hérité, la notion de « résurrection » de ce que l'on appelle communément le judaïsme pharisaïque. Comme vous le savez probablement le sujet de la résurrection est présenté comme une différence fondamentale entre les Pharisiens et les Sadducéens à l'intérieur du Nouveau Testament. Et je me demande si vous avez des commentaires sur cette idée et si la résurrection est bien une notion juive qui a été reprise par l'Eglise chrétienne.

Un autre exemple de cela est l'Evangile de Matthieu où la notion de résurrection est utilisée par l'auteur de l'Evangile pour soutenir la messianité de Jésus et l'Evangile

¹ Débat du 1^{er} février 2004.

Session nationale annuelle de formation C.E.R.J. - S.I.D.I.C.

« Rencontre Juifs et Catholiques : y a-t-il des enjeux religieux ? »

Lyon-Ecully, 31 janv. - 1^{er} fév. 2004.

de Matthieu est généralement considéré comme le plus proche du judaïsme s'adressant probablement à une communauté de chrétiens issue du judaïsme plutôt qu'à une communauté issue des Gentils.

Troisièmement, je voudrais soulever la question suivante :

A un moment, vous mentionnez « *Le même Dieu* ». Ce point est l'un des principaux arguments de certains chercheurs juifs comme Jon Levenson et, dans des termes très différents, David Berger, contre « *Dabru Emet* » qui affirme que juifs et chrétiens vénèrent « le même Dieu ». Levenson et Berger se sont fortement élevés contre cette déclaration, en disant que la dimension trinitaire de Dieu différencierait radicalement la conception chrétienne de la conception juive de Dieu. Je serais très intéressé à connaître votre propre position à ce sujet. Je suppose que vous avez lu « *Dabru Emet* » et je me demandais si, personnellement, vous l'auriez signé ou bien si, comme David Berger, vous vous seriez retenu de le faire, même en ayant de la sympathie pour ce texte. Excusez-moi, David Berger ne l'a pas signé mais il avait de la sympathie pour cette déclaration et ses critiques à son égard étaient très respectueuses, au contraire de Jon Levenson qui a violemment rejeté le document. Berger et Levenson sont très préoccupés parce que, si les juifs commencent à affirmer que les chrétiens et les juifs vénèrent le même Dieu et à parler de Jésus en termes positifs, cela risque de brouiller les limites et même les frontières qui doivent nécessairement subsister entre le judaïsme et le christianisme pour maintenir l'identité juive.

Enfin un dernier commentaire, je suis entièrement d'accord avec ce que vous avez dit à propos du fait qu'aucune communauté religieuse ne doit avoir une attitude triomphale envers une autre.

Pouvez-vous maintenant répondre à ces questions dans le temps qui nous reste imparti ?

Rabbin Gilles Bernheim :

Le quatrième point n'étant pas une question mais une assertion à partager ou non, je l'accepte volontiers comme telle et je m'attacherai à répondre aux trois questions qui m'ont été posées dans la mesure où je sais répondre. Il y a des points sur lesquels je ne sais pas parce que je n'ai pas réfléchi et je n'improvise pas des réponses de circonstance.

Le premier point touche à l'« *Incarnation* ».

Il a été fait mention de la littérature apocalyptique et de l'usage de ce terme ou de ses représentations dans la littérature apocalyptique. Je comprends pourquoi « *l'incarnation* » n'apparaît pas dans la littérature biblique, c'est-à-dire dans la littérature sur la Bible, et qu'elle apparaît dans la littérature post-biblique au sens,

qu'en tant que juif orthodoxe, je donne aux cinq Livres de Moïse, aux Juges, aux Rois, aux Prophètes, aux Ecrits, aux Psaumes.

Qu'est-ce que le messianisme pour la littérature talmudique ?

C'est une instance qui empêche la confusion des mots et des choses. Je traduis autrement : confusion de la parole qui dit une chose et la représentation de cette chose.

Qui empêche la confusion - je traduis encore autrement, jusqu'à ce que chacun y trouve le langage qui lui convienne -, qui empêche la confusion entre l'intention et la concrétisation d'un projet.

Exemple : lorsque Dieu crée le monde, Il dit « *qu'il y ait de la lumière* », cela, c'est Son intention, « *et il y eut* » c'est la réalisation, « *et Il vit que c'était bien* », cela, c'est le signe qu'il existe une parfaite adéquation entre l'intention et la réalisation, entre l'intention et sa concrétisation, entre les mots et les choses. Ce n'est que de Dieu, de ce qu'Il produit, que nous pouvons dire qu'il existe une parfaite adéquation entre les mots et les choses, entre leur intention et leur concrétisation. Quand Dieu a une intention, Son acte est l'inscription parfaite de Son intention dans le réel.

Les créatures humaines se différencient du Créateur par le fait qu'il existe et qu'il subsistera toujours un décalage entre ce que l'on aurait aimé et ce qui est, entre l'intention et la réalisation. Ce qui différencie le Créateur de sa créature, c'est l'impossibilité pour la Créature d'aligner parfaitement l'intention sur la réalisation, les mots et les actes. En linguistique on dirait le référent, ce à quoi je me réfère, le projet, et le signe c'est-à-dire sa manifestation dans le réel. L'inadéquation constante et irrésolvable entre le référent et le signe traduit cette distinction entre la créature et son Créateur.

Le Messie intervient dans l'histoire d'Israël pour empêcher toute confusion possible entre ceci et cela. Alors vous devinez pourquoi l'expression « *le Verbe s'est fait chair* » est difficile à entendre pour un juif parce qu'il lui était impossible d'y entendre autre chose que le déni du messianisme. C'est-à-dire autre chose que la transgression du principe comme quoi le référent et le signe ne peuvent pas se confondre. Alors évidemment au cœur de la rencontre, de la confrontation entre judaïsme et christianisme, se pose évidemment la question de savoir si un homme peut être « homme et Dieu » à la fois, parce que s'il est « homme et Dieu » en même temps, vous devinez qu'il peut inciter à vivre cette tension existant entre le projet et sa réalisation tout en étant l'incarnation, c'est-à-dire la réalisation parfaite de ce vers quoi on veut tendre, c'est-à-dire la réussite parfaite. En ce sens, l'incarnation devient une forme de transgression d'un principe majeur du judaïsme.

Au moment des littératures apocalyptiques, la question du messianisme s'est posée autrement. Elle s'est beaucoup moins posée en terme de régulation des êtres devant la Loi qu'en terme de sortie de l'histoire, c'est-à-dire en terme de délivrance d'un joug qui était terrifiant pour les créatures, pour les êtres humains.

La vision historique, que moi je peux avoir de l'histoire de Jésus et du christianisme naissant, est celle d'une révolution pacifique par opposition à des révolutions violentes qui, elles, avaient échoué. Jusque-là les révoltes, c'est-à-dire la volonté de sortir de l'histoire du Bassin méditerranéen où le peuple était écrasé par la violence, par le mépris, dans l'inculture, ces révoltes s'étaient toujours terminées dans le sang. Et voilà une sorte de révolte qui, elle, se fait non pas dans le silence mais dans une forme, - je ne sais pas le mot juste parce que je n'y ai pas pensé, je ne l'ai pas préparé avant -, ce n'est ni de la paix ni de l'inertie, c'est une révolte non violente, susceptible de délégitimer les principes de la violence, en des termes que je traduirais : « la révolution chrétienne ».

Ainsi l'incarnation qui, pour beaucoup de juifs pharisiens, apparaissait comme la confusion du référent et du signe, c'est-à-dire des mots et des choses, de la parole et du corps, s'inscrivait dans une forme de délégitimation du messianisme qui, pour tout juif, a toujours été une manière de réguler les comportements pour rendre la Loi plus accessible, non pas pour finir l'histoire mais pour rendre la Loi d'Israël plus accessible. L'idée d'une fin de l'histoire, l'idée d'une sortie de l'histoire est une idée très tardive dans le Talmud, elle ne date pas de l'époque de la Michna, elle date et elle est liée à l'histoire de personnages qui ont beaucoup souffert et qui ont été interpellés sur la question : « Mais vers quoi tout cela nous mène ? Est-ce qu'il ne faudrait pas trouver une issue, c'est-à-dire une possibilité de quitter la tyrannie, de se délivrer de la tyrannie ». C'est ce qui conduit ces mêmes textes talmudiques, ces mêmes auteurs dans le Talmud, à dire que le messianisme n'est rien d'autre que la fin des violences politiques, alors que pendant longtemps, le lien entre messianisme et politique était quasiment absent de ces mêmes textes talmudiques.

Deuxième question qui m'est posée, au sujet de la « *Résurrection* » comme ancienne notion juive reprise par l'Eglise primitive.

La résurrection, je ne parle pas de la résurrection des morts, « *triat hametim* », est une expression que nous trouvons aussi bien dans la tradition rabbinique que dans la tradition chrétienne. Je crois que, dans la mesure où nous n'avons pas encore assisté à la résurrection des morts et que personne n'est revenu de là, il n'est pas nécessaire dans un dialogue de s'étendre sur la complicité des interprétations ni leurs divergences. Cela ne me paraît pas être un enjeu fort de dialogue dans cette vie ! Dans une autre vie, après la résurrection des morts, quand on se retrouvera pour dialoguer, on en reparlera !

La résurrection est toujours liée à l'idée de relégitimation.

Je donne souvent cet exemple : le terme de résurrection est employé pour dire ce qu'est une bénédiction. Dans la littérature cabaliste on dit souvent qu'une bénédiction est une forme de résurrection. Pourquoi ?

Attention, ce n'est pas parce que vous revoyez quelqu'un que vous aviez perdu de vue que c'est une bénédiction ! Cette forme de résurrection n'est pas toujours une bénédiction, cela dépend de la qualité de la personne. Non ce n'est pas cela, évidemment !

Vous transmettez, mais vous ne savez pas ce que votre auditoire entend de ce que vous dites et il arrive que ce que votre auditoire reçoit n'ait rien à voir avec l'idée que vous, en tant que transmetteur, en tant qu'enseignant, vous vous faites de ce que vous avez dit.

La bénédiction, c'est que ce que l'on sème peut éclore en des temps, des lieux et sous des formes totalement inattendues, tellement inattendues qu'elles apparaissent comme une forme de résurrection. On croyait que c'était mort et pourtant... On croyait que l'auditoire n'y avait rien entendu et pourtant... il a réagi mais pas là où on croyait et pas avec qui on croyait et pas sous la forme que l'on imaginait, et souvent bien après notre départ. D'où l'inutile attente des enseignants, à l'écoute de ce que leur auditoire dit autour d'eux, après les avoir entendus parler, pour savoir ce qu'ils ont bien pu retirer de ce qu'ils ont dit. C'est inutile.

« *Bénédictio* » : autre forme de l'inestimable, objet de la transmission au sens de l'inévaluable où une estimation n'est pas possible. Cela c'est une richesse, c'est une « *Résurrection* ». Je ne connais pas d'autre sens rabbinique donné au mot résurrection que celui-ci, sauf celui de la résurrection des morts qui nous projette sur le registre eschatologique.

Maintenant, vous m'avez demandé de prendre position dans un débat de grands enseignants américains, mon signe du visage disait tout à l'heure ce que j'en pensais, et je ne m'engagerai pas plus sur la forme mais plutôt sur le fond.

Concernant la « *Trinité* », cela a été et cela reste un énorme problème pour le judaïsme orthodoxe, ce que l'on appelle en hébreu le « *chitouf* », c'est-à-dire les associés, les notions associées au monothéisme juif, biblique, rabbinique, des notions qui sont le Fils ou le Saint-Esprit. L'idée de la Trinité a fait, fait et fera problème pour le juif.

Mais il est parfaitement inutile que je glose là-dessus pour laisser croire autre chose que ce que je pense, c'est-à-dire que ce qui peut caractériser ma manière de penser, je ne crois pas en ce que les gens disent d'eux-mêmes. Lorsque les juifs parlent d'eux-mêmes, lorsque les chrétiens parlent d'eux-mêmes, ils parlent devant leur miroir. Et ils disent : nous sommes ceci, nous sommes cela. Je suis aussi démuni que lorsque je reçois des amis ou des gens qui veulent faire connaissance, à la maison, le shabbat, dans ma famille, et où ces personnes me demandent de parler de moi-même, de mon travail, de ce que ci, de ce que ça... En général je demande à ma femme de parler à ma place, parce que je suis démuni face à l'image que je dois donner... Je peux parler de

manière formelle, mais je sais qu'il me sera difficile de dire les choses qui sont essentielles pour l'autre et pas nécessairement pour moi.

Alors, qu'il y ait ou non proximité ou au contraire étrangeté entre l'unité du Nom divin, tel que le juif le pense, et la Trinité telle que le juif l'entend dans le christianisme, a peu d'importance pour moi. Le chrétien souvent pense que son Dieu est le même que le mien, et même si je ne le dis pas toujours, il m'arrive parfois, pas toujours, mais il m'arrive parfois de penser la même chose. Mais ce n'est pas cela qui est important.

Ce qui m'intéresse, pour ma part, c'est de savoir à quoi sert la Trinité.

Quand je dis : « à quoi sert la Trinité ? », cela veut dire à quoi servent les dogmes dans l'Eglise ? Les dogmes ne servent pas nécessairement à définir ce que l'on appelle en philosophie une ontologie, ou une essence, les dogmes, en tous les cas les grands dogmes catholiques peuvent être – moi j'appellerais cela « radiographiés » – dans leur façon de s'opposer directement à certaines croyances spontanées, croyances spontanées de l'espèce ou de l'époque, ils peuvent être « radiographiés », dans leur valeur symbolique.

Savez-vous ce qu'est une puissance symbolique ?

Par exemple : vous parlez et vous dites en rigolant quelque chose ; dix ans après, la personne qui vous a écouté, vous répète mot à mot ce que vous avez dit, mais avec la plus grande gravité et sur le ton le plus sérieux. Vous ne vous retrouvez pas dans ce langage, parce que vous l'aviez dit en réaction à quelque chose, donc en l'inscrivant dans une hauteur symbolique, - symbolique - , c'est-à-dire qui avait pour objet, en riant par exemple, d'associer des choses qui sont peu compatibles habituellement et que seul l'humour permet d'associer. Les gens qui n'ont pas du tout d'humour n'ont souvent aucune puissance symbolique dans le langage et dans l'écoute. Comme on dit, ils prennent tout au premier degré.

Donc je n'entends pas « Trinité », « Immaculée Conception », « Transsubstantiation », « Incarnation », « Virginité », je ne l'entends pas nécessairement en tant que juif, au premier degré. Je l'entends aussi avec la puissance symbolique dont les mots sont porteurs.

Je vous donne un exemple : vous m'avez posé la question de « *La Trinité* », du débat autour de la Trinité.

Je peux imaginer, et j'y ai souvent pensé, que le dogme était une sorte de contre-investissement. J'ai parlé tout à l'heure de résister aux croyances spontanées de l'espèce. Il m'arrive de penser que les dogmes, et les débats qui ont préparé l'instauration des dogmes, étaient une sorte de contre-investissement, c'est-à-dire une manière de résister, - contre-investissement : c'est investir contre quelque chose -, donc une forme de résistance à l'encontre de quelque chose qui était l'idolâtrie de ce temps, voire l'idolâtrie des temps. Exemple pour la Trinité.

La Trinité peut être une sorte de contre-investissement à la tendance qui consiste à ramener le principe d'universalité à une forme de monisme.

J'élargis à d'autres exemples pour que mon propos soit suggestif car vous n'avez pas les mêmes attaches avec chacun de ces principes.

« *Le péché originel* », qui m'est quelque chose de très étranger en tant que juif, peut m'apparaître comme une sorte de contre-investissement. Contre quoi ? Contre les illusions progressistes, fondées sur la terre, de la bonté initiale de la nature humaine. C'est-à-dire le retour au paradis perdu. Comme quoi les êtres sont bons et c'est la civilisation qui les détruit. Cela conduit aux pires perversions et aux plus grands totalitarismes au nom du retour à une origine que personne n'a connue mais qui sert de fondement et de but ultime auquel il faut absolument tendre. Je peux entendre, je n'ai pas la prétention de n'y entendre que cela, et encore moins de vous dire qu'il n'y a rien d'autre à y entendre, pardon de le dire ainsi mais que Dieu me préserve de le penser, je peux y entendre comme une sorte de contre-investissement.

Je change d'exemple. Pour y avoir un peu réfléchi ici et là, la « *Virginité de Marie* » peut être une sorte de contre-investissement à cette fatalité qui rive les sujets humains à la cyclée mécanique de la reproduction. Vous savez la cyclée mécanique de la reproduction c'est l'idée d'un déterminisme, d'une répétition dans le cycle de la nature qui se répète et qui fait que les tares, les insuffisances reviennent de génération en génération, comme si le principe de reproduction, et donc de répétition qui s'y attache, entraînait les générations dans une sorte de reproduction fatale, de lignée fatale. On n'en sortira jamais ! Alors à un moment donné, il y a une coupure, une sorte de virginité, comme si ce n'était pas les générations d'avant qui avaient conduit à cela, mais quelque chose de totalement exceptionnel, quelque chose d'inattendu, quelque chose d'unique qui pouvait réorienter l'histoire. C'est comme ça, qu'en tant que juif, j'entends des mots : « *l'Immaculée Conception* » peut être une sorte de contre-investissement à la tentation de ramener la Vierge à une figure de déesse-mère. Et Dieu sait si l'idée de l'idolâtrie maternelle est présente, et contre laquelle il faut lutter, dans les textes bibliques et dans les lois juives.

Je vais même vous dire quelque chose qui vous fera sourire peut-être. Je m'interrogeais, il y a quelques jours, sur *l'infailibilité du pape*. Pourquoi pas ? Plaisanterie mise à part, c'est-à-dire en donnant un sens sérieux au mot, et en évitant le ricanement qu'il est facile d'adopter face à toutes les difficultés institutionnelles. Dès que l'on est dans une institution, il est extrêmement facile de ricaner sur le compte d'une institution, c'est évident, c'est le principe même du lien social qui n'est jamais parfait. Je notais pour mon compte, que l'infailibilité pontificale pouvait être une forme de contre-investissement à l'illusion qu'il y a pour les hommes à imaginer que leurs actes ne seraient pas toujours manqués.

Vous savez, au nom des actes manqués, autrement dit au nom du principe que ce que je dis n'est pas conforme à ce que je pense, le principe de la faillibilité vous rend un jour irresponsable, c'est-à-dire sans responsabilité. C'est très exactement ce qui arrive à des gens mal analysés, qui pensent que de toutes façons, ce qu'ils font ou ce

qu'ils disent, ce n'est pas eux, puisqu'il y a des paroles et des actes manqués. Et donc, puisque ce n'est pas eux, il n'y a aucune raison de les juger ou de les condamner. Et de ce fait ils échappent à tout jugement moral, à tout jugement tout court, et se pensent libres de répéter en toute liberté des erreurs qui, de toutes façons, ne trouvent pas leur compte.

D'où l'idée de l'infaillibilité dans l'Eglise, d'une parole qui ne permet pas cela et qui oblige à buter sur une autorité et à rendre des comptes.

Alors évidemment, ce type de lecture peut apparaître aux oreilles de certains comme amusante ou anecdotique.

Pour moi, juif, elle est importante d'abord parce que symbolique, c'est-à-dire qu'elle permet à des positions parfois antithétiques de penser ensemble, c'est-à-dire de réconcilier des contraires. Si vous demandez à un juif orthodoxe ce qu'il pense de la Vierge, de la Trinité ou de l'Immaculée Conception, il vous dira : je savais bien pourquoi il ne faut pas dialoguer avec les chrétiens. Sauf que le monde n'est pas régi par des concepts mais par des comportements, et c'est en ce sens que je vous demandais de ne pas prendre les mots à la lettre, tout à l'heure, mais de les entendre dans leur portée symbolique, de manière à ce que juifs et chrétiens aient une haute dimension symbolique pour eux-mêmes et dans la représentation de l'autre, et que ces échanges, ce dialogue puissent être de haute intelligence parce que symboliquement élevés.

Alors à la question qui m'a été posée tout à l'heure par le Père Pawlikowski, je répondrai que dans le texte autour duquel s'est instauré un débat avec des alignements, des distanciations sympathiques ou des oppositions, la question pour moi n'est pas d'être d'accord ou de ne pas être d'accord, la question est d'être à l'écoute des mots.

Il m'arrive, malheureusement, d'être d'accord avec des gens avec qui je ne devrais pas l'être. Simplement parce que nous avons le même adversaire, et de me faire des amis de gens peu fréquentables. Je veux dire par là, - cela n'a rien à voir avec le christianisme, cela a à voir avec ma vie privée, c'est-à-dire ma vie de tous les jours, nuance -, ce n'est pas parce que nous avons un ennemi commun que nous sommes proches. Il m'arrive de me sentir beaucoup plus proche avec des gens qui n'ont pas nécessairement les mêmes objectifs que moi, mais dont le langage me donne à penser, sans force de conviction ou de coercition, mais qui me donne à penser, qui restaure une puissance symbolique à l'écoute et qui permet de créer une humanité qui pense, qui réfléchit et qui construit la dignité, c'est-à-dire l'image de Dieu en l'homme.

En ce sens, si j'ai tout à l'heure réagi de manière un peu négative, c'est-à-dire semblant m'aligner sur la position du professeur David Berger, c'est précisément parce que, même si l'intérêt immédiat me paraît proche, évident, dans ce texte, je le

trouve, symboliquement, insuffisamment travaillé, et il risque, une génération ou deux générations plus tard, de buter sur des difficultés que nous n'avions pas pressenties parce que nous n'y étions pas préparés. Je préfère garder mes distances, travailler un texte, jusqu'à ce qu'une intelligence commune soit possible au-delà de nos divergences, sachant que même si nous ne nous alignons pas sur les mêmes positions aujourd'hui, nous avons des outils, - c'est dans le sens symbolique -, nous avons des outils qui nous permettront longtemps de travailler ensemble.

L'espérance en un travail à long terme l'emporte largement pour moi, sur le souci de l'immédiate efficacité ou de l'immédiate satisfaction qui découle d'un alignement de positions, très provisoire.

Cela rejoint le thème de la bénédiction et, et paradoxalement, de la résurrection.

Père John Pawlikowski :

Je voudrais réagir sur quelques points.

A propos de la question de la « *Résurrection* ».

Je pourrais être d'accord sur le fait que ce n'est pas un sujet central du dialogue. Mais je l'introduis pour deux raisons :

La première : d'après mon expérience, beaucoup de chrétiens pensent que c'est ce qui fait absolument la distinction entre judaïsme et christianisme. Beaucoup de chrétiens croient que les juifs n'ont aucune notion de ce qu'est la résurrection. L'une des raisons à cela est que ce concept n'est pas présent dans la Bible hébraïque, c'est un concept qui apparaît en fait dans le judaïsme post biblique. Mais il faut aussi se rappeler que Jésus est un juif post biblique, du point de vue juif bien sûr. Il y a une autre raison pour laquelle de nombreux chrétiens, que je rencontre dans le dialogue, ignorent la dimension juive de la résurrection : aux Etats-Unis, peut-être à la différence de l'Europe, une grande partie du dialogue a lieu avec le judaïsme libéral et, historiquement, le judaïsme libéral, au sens classique, a quasiment rejeté la notion de résurrection et à peu près toute notion de vie après la mort. Comprendre que l'émergence du concept de résurrection dans le judaïsme et le fait que le christianisme en a pour une part hérité, comprendre que la notion de résurrection vient du judaïsme post-biblique contemporain de Jésus, aide à surmonter l'un des malentendus du dialogue, au moins en Amérique, à la fois du côté chrétien et du côté juif, parce que j'ai entendu bien des juifs conservateurs et libéraux soutenir qu'il n'y a pas de notion de résurrection dans le judaïsme.

Voilà donc pourquoi j'ai posé cette question mais je serais assez d'accord sur le fait que ce n'est pas un sujet central.

Un point plus intéressant est ce que vous avez soulevé à la fin de vos remarques : qu'est-ce qui est le plus important, la vérité ou le comportement ?

Moi-même je pencherais plutôt pour une certaine primauté accordée au comportement, et je crois que c'était une des dimensions de la réflexion éthique même qui a accompagné la réforme de Vatican II. Mais je pense qu'au cours des dix dernières années, tout du moins dans le catholicisme au niveau officiel, il y a eu une réaffirmation forte de la primauté de la vérité. On peut le voir dans un document comme « *Veritatis Splendor* » ou également d'une certaine façon dans « *Dominus Iesus* ». Dans l'un des commentaires sur « *Dominus Iesus* » que j'ai fait lors d'une rencontre avec des théologiens catholiques, j'ai dit que le langage de « *Dominus Iesus* », à propos de la vérité, est un langage avec lequel je ne me sens pas à l'aise pour l'utiliser dans le cadre du dialogue avec les autres chrétiens, avec les juifs, ou avec des gens d'autres religions dont j'ai pu apprécier la profonde spiritualité par des rencontres personnelles. J'ai dit que je ne pourrais pas employer certains de ces termes avec mon collègue ici dans le dialogue, parce que même dans ce temps limité que nous avons passé ensemble, les mots qu'il a employés me montrent combien il est proche de Dieu, et je dois le reconnaître et respecter cela.

Je voudrais aussi prendre l'exemple des moines bouddhistes ou hindous, qui ont partagé une expérience de vie en commun avec des moines chrétiens, dans le cadre du dialogue inter-monastique, pendant un ou deux mois ensemble, en priant ensemble, en partageant leurs repas, etc. Cela me semble un langage objectif, simplement il ne représente pas la réalité de la rencontre.

Maintenant la difficulté est la suivante : cela fait-il de la vérité une notion importante du dialogue, pas seulement pour le dialogue en lui-même, mais pour ma propre identité ? Certains de ceux qui ont critiqué le dialogue théologique l'ont souvent rejeté comme un échange entre deux partenaires qui ne savaient rien eux-mêmes de leur propre tradition religieuse à une telle profondeur. Donc, dans un certain sens, je voudrais demander à notre ami, si l'accent qu'il met sur la primauté du comportement continue d'être important pour l'exigence de vérité et comment il assure l'équilibre entre les deux ?

Rabbin Gilles Bernheim :

La question que vous venez de me poser et qui est de loin la plus importante des deux me conduira à vous interroger sur une partie de votre exposé de ce matin en proximité avec cette interrogation : à savoir si de la primauté de la vérité ou de la primauté du comportement résulte une manière d'être juste ?

A la première question, un mot très court. « *La Résurrection.* »

Je me contenterais de citer un texte du Talmud qui a le mérite de dire très clairement notre pensée du messianisme et de la résurrection, mais que les chrétiens ne se réjouissent pas trop vite, le texte n'a pas été dit pour eux. Dans le Traité de Sanhédrin, je n'ai plus la page exacte en tête, c'est un tout petit peu avant 100, entre 95 et 100, il est dit que le Messie est déjà venu. Il n'y a plus rien à attendre, c'est terminé. C'est une affaire entendue. Cela a été dit par un des maîtres de la Michna au premier siècle avant l'ère chrétienne, vers - 80, - 90, pour mettre fin aux eschatologies en tous genres qui rendaient le peuple d'Israël particulièrement fébrile, et qui l'incitaient à voir du messie partout. Il m'arrive de penser dans ma communauté juive orthodoxe que ce texte mériterait d'être réhabilité de manière à poser les enjeux, à calmer le jeu et à demander aux gens non pas de se précipiter, mais de s'éduquer, c'est-à-dire de devenir plus spirituels au sens que l'on donne au mot spirituel : « être habité d'une vraie vie de l'esprit », où les repères de l'esprit sont souvent bouleversés, c'est cela une vie spirituelle que l'on soit ou non croyant.

Mais la deuxième question qui touche à la « *Primauté de la vérité ou du comportement* » est une question clé et qui rejoint parfaitement une question que je voulais poser à propos de votre exposé de ce matin.

Au Mont Sinaï, il a été demandé au peuple d'Israël d'adopter le principe ou plus exactement de se conformer au principe du « *naassé ve nichma* » en hébreu qui veut dire : « *nous ferons et nous entendrons* », suggérant en cela que le *faire* prime sur le *penser*, le sens donc sur la vérité, que le comportement donc, *nous ferons*, primerait sur le *nichma*, *l'entendement*, donc la vérité.

Le problème est un peu moins simple. On ne pratique pas sans étudier. Il n'existe pas une journée de notre vie de parents où un parent n'étudierait pas avec chacun de ses enfants, non pas pour l'instruire de choses énormes quantitativement, son instruction ne passe évidemment pas que par ces petits moments, mais pour que la relation parents-enfants soit construite sur la transmission de la Parole vivante, et qu'il y ait un petit quelque chose de la transmission de la Parole vivante qui habite la relation parents-enfants à tout âge.

Deuxième observation, c'est que, à plusieurs reprises, le peuple d'Israël, à la question posée n'a répondu que, et d'une seule voix, le peuple uni, « *nous ferons* ». Vous pensiez peut-être, si vous êtes des lecteurs à peine superficiels du texte biblique de l'Exode, que le peuple avait tout de suite répondu au Sinaï « *nous ferons et nous entendrons* ». Pas du tout, relisez les chapitres. Chapitre 19, chapitre 22, chapitre 23 jusqu'au chapitre 24. A chaque fois qu'il est interrogé par Dieu, le peuple répond « *nous ferons* » et non pas « *nous ferons et nous entendrons* ». Et Dieu n'est pas content ! Ce n'est qu'au verset 7 du chapitre 24 de l'Exode, alors que quatre versets auparavant, en 24, 3 le peuple avait encore répondu « *nous ferons* », ce n'est qu'enfin au verset 7 qu'il répond « *nous ferons et nous entendrons* ». Et c'est la seule fois ! C'est étonnant mais c'est comme ça.

Ce qui veut dire que le peuple avait tendance et la tentation de faire de la pratique une arme meurtrière. S'il suffit de *faire* pour être, si le comportement seul suffit, alors je peux très bien imaginer que si je pratique les lois bibliques et rabbiniques, eh bien les cieux vont s'ouvrir et l'histoire finira. C'est ce que malheureusement, dans toutes les orthodoxies religieuses, juives ou non, les gens croient : « *il n'y a qu'à pour que* ». Comme si la religion avait une fonction magique !

Mais ce n'est pas ce qui est écrit. Au verset 7, le texte dit : « *nous ferons et nous entendrons* ». Il n'y a pas de pratique sans étude, parce que l'étude a pour fonction d'empêcher la pratique d'être meurtrière. L'étude a pour fonction non pas de changer le monde, mais de donner à penser autrement. Ce n'est pas une fonction magique, c'est une fonction symbolique au sens donné tout à l'heure à ce terme.

Maintenant, pour répondre à votre question, pourquoi n'est-il pas dit : « nous entendrons et nous ferons » ? C'est la formule que nous aurions aimé entendre ! On comprend et on fait. Quel peuple, quelle intelligence que ce peuple qui comprend ce qu'il fait !

Cela vous fait sourire, mais croyez-moi, la séparation de l'Eglise primitive avec le judaïsme s'est faite sur cette base-là. La lettre ne signifie plus rien, la lettre est appauvrissante. La lettre c'est le *faire* et le *ne pas faire*. Elle appauvrit, elle dessèche. Et vous connaissez la lecture de la résurrection des morts et la lecture de la prophétie d'Ezéchiel, retournée contre le judaïsme rabbinique, les ossements desséchés : Israël qui croit en la lettre, mais qui s'est coupé des sources de l'esprit, du « *nichma* », « *et nous entendrons* ».

Alors je répondrai et je dirai qu'évidemment cette controverse s'appuyait sur une écoute superficielle de la littérature rabbinique des Pharisiens, mal comprise. S'il y a une primauté même toute relative du comportement sur l'entendement, donc le comportement sur la vérité, sur le sens, c'est parce que la plénitude du sens dépasse largement la lettre, dépasse largement ce qui est contenu dans la représentation d'un comportement. Si je ne faisais que ce que j'entendais et je comprenais, cela voudrait dire que la représentation du sens est limitée. Si je ne fais que ce que je comprends, que ce qui est conforme à une certaine idée que je peux me faire de la vérité, c'est donc bien que cette vérité a une représentation, un contour, une limite qui est traçable puisqu'elle génère des comportements déterminés, comme si le comportement dépendait de l'idée que je peux m'en faire. Nous pouvons faire des choses dont le sens échappe à l'idée première que nous en avons, de ce pourquoi nous l'avons fait, et nous n'avons pas attendu la psychanalyse et la science des actes inconscients pour le savoir.

Je l'ai dit tout à l'heure, lorsque l'on transmet, l'objet de la transmission échappe à celui qui transmet. Il lui arrive, des années plus tard, des générations plus tard, parfois ce sont ses propres descendants qui seront là pour le constater, que ce qui a été reçu aux origines est très autre que ce que le transmetteur s'imaginait transmettre. On peut donc bien dire que l'exact génère un sens qui échappe à toute

représentation. D'où cet intitulé possible de l'inévaluable objet de la transmission. Ce que l'on transmet est inévaluable. Les conséquences de nos actes sont inévaluables, je dirais pour reprendre un titre célèbre : inestimable, pas au sens de l'estime, mais de l'estimation.

Donc il est normal que la primauté soit donnée au comportement, aux actes, et que la vérité, c'est-à-dire l'entendement, c'est-à-dire le travail du sens vienne en permanence empêcher la lettre, donc les actes, donc les comportements de se dessécher et de devenir inertes, comme une bétonneuse qui tourne inlassablement pour éviter que les comportements deviennent rigides et produisent une forme de sédentarité. Les comportements peuvent produire une forme de sédentarité au point de transformer ceux-là en race ou en ethnie. D'où l'antisémitisme. Il faut réactiver le sens qui dépasse largement, comme le dit Lévinas, au-delà du verset, au-delà de la lettre, faire travailler ce sens pour qu'il ne s'épuise pas. Mais n'oubliez pas que si vous mettez l'esprit devant la lettre, vous risquez un renversement de la problématique et de ne faire que des choses qui s'inscrivent dans un entendement qui est le vôtre, et de ramener la transcendance à l'immanence.

Alors je ne suis pas sans savoir, d'abord que le christianisme a été conscient de cet état de fait, qu'il a essayé de résister et qu'il a essayé de trouver des formes de réaction pour que cela ne se passe pas. Il ne m'appartient pas de le juger, il m'appartient de penser de concert. Il ne m'appartient pas de dire que telle démarche est moins bonne que la mienne, cela n'a aucun intérêt, il m'appartient simplement, dans chacune de nos traditions, de réactiver la meilleure part pour que l'on devienne meilleurs juifs et meilleurs chrétiens.

Maintenant, voilà la question que je voulais poser au Père Pawlikowski :

Si, par exemple, on supprime la circoncision du corps au profit de la circoncision du cœur, je comprends aisément qu'en retirant la loi du corps et en la réinscrivant dans le cœur, cette circoncision redonne toute son importance à l'esprit, à la vérité, au sens. Mais ce que je voudrais savoir, c'est comment est-ce que le sens se transmet, comment la vérité se transmet ? En tant que juif, la transmission de la vérité n'est pas un grand enjeu de l'éducation familiale. Je n'apprends pas à mes enfants le sens des choses ou très peu. Ils ne le demandent que très peu. Je leur apprend à adopter des comportements qui nous unissent et donc qui nous donnent l'impression, même illusoire ou fugitive, de vivre dans un même monde. Je leur donne la maîtrise technique de l'hébreu, des raisonnements talmudiques ou du Midrash pour qu'ils sachent devenir maîtres des textes, c'est-à-dire qu'ils sachent lire, traduire et expliquer les textes, de manière à ce qu'ils puissent chercher dans la bibliothèque les commentaires qui délivreront un sens à leurs comportements, mais le sens qui leur conviendra à eux et pas nécessairement à moi. Donc la transmission du sens a peu d'importance.

Et la question qui pour moi reste ouverte, immense, est de savoir comment, dès lors que l'on a privilégié la circoncision du cœur sur la circoncision du corps, comment, je ne demande pas quel est le sens de la circoncision du cœur, il me suffit d'ouvrir des livres pour l'apprendre, mais comment le sens s'est-il transmis de génération en génération ? Par quels canaux s'est-il transmis ? Quelles sont les garanties pour légitimer ce sens, puisque si la primauté est donnée à la vérité, il faut la justifier, et donc il faut la légitimer, sinon la vérité risque de se dissoudre dans les approximations et dans les hérésies. Cette question reste ouverte. Elle constitue l'un des points cardinaux, l'un des points de croisement essentiels de la problématique entre juifs et chrétiens autour de la vérité et du comportement.

Père Pawlikowski :

Merci beaucoup pour cette réflexion très riche et très complète.

Je vais essayer de donner quelques réponses, qui certainement ne répondront pas complètement à vos questions. Et peut-être dans l'esprit de ce dialogue, vais-je soulever quelques questions provocatrices.

A l'époque du Concile Vatican II, les écrits du Père Bernhard Häring ont eu une certaine influence sur les travaux du concile. Le Père Häring, prêtre rédemptoriste allemand, a écrit un livre très important intitulé « *Das Gesetz Christi* », (La loi du Christ)², et dans cet ouvrage, qui a eu beaucoup d'influence dans les milieux chrétiens, il a tenté de proposer une nouvelle orientation du christianisme pour l'écarter d'une préoccupation excessive envers la vérité et le tourner davantage vers une préoccupation centrale qui est une expression concrète de l'amour. Et il insistait sur le fait que c'est cela le message essentiel de Jésus Christ, pas seulement dans ce qu'Il disait, mais dans les actes de son ministère public. Dans un sens, je pense que le Père Häring et ses disciples, vous auraient suivi avec sympathie dans la façon dont vous expliquez la relation entre la vérité et le comportement, et il aurait réfléchi avec vous sur les raisons que vous donnez à cette relation basée sur la perspective originale de l'Alliance donnée au peuple juif.

Maintenant, à titre personnel j'ai été très frappé par la pensée du Père Häring et de ceux qui suivaient cette même direction, et donc j'aurais une sympathie très grande non seulement pour sa pensée mais aussi pour la façon dont vous articulez la relation. Mais il y a un danger que l'on peut remarquer, et j'y ai fait allusion plus ou moins, qui consiste à dire qu'en insistant sur la loi du Christ comme loi d'amour, cela peut conduire à une sorte d'ésotérisme spirituel, qui n'entraîne pas nécessairement un comportement concret, en particulier dans une société où la culture dominante n'encourage pas des actions concrètes inspirées par l'amour. Ceci a conduit au cours

² Bernhard Häring, *Das Gesetz Christi*, Wewel, Freiburg im Breisgau, 1961, 1 446 p.

des dernières années, à des réactions au sein de la communauté des enseignants catholiques.

Un premier exemple en serait le Père Michael Baxter, qui enseigne à l'Université Notre Dame dans l'Indiana, qui dit qu'on doit mettre l'accent sur la vérité, pas en l'opposant au comportement mais en tant que dimension de coopération nécessaire du comportement. En cela il suit la voie ouverte par quelqu'un comme Dorothy Day, fondatrice d'un mouvement catholique dans les années 1930³, qui était très stricte dans sa perception dogmatique de l'Église et en même temps tout à fait exemplaire dans son comportement éthique, en particulier en ce qui concerne son attitude envers les pauvres et les exclus. Et Baxter soutient donc aujourd'hui que sans un engagement fort pour la vérité, un individu ne peut pas acquérir un aussi fort attachement à un comportement moral concret en particulier envers les pauvres et les exclus dans des cultures qui ne s'intéressent guère aux pauvres et aux exclus. Pour des gens comme Baxter, et il y a beaucoup de gens qui le suivent y compris dans l'épiscopat comme le Cardinal Francis George, mon propre évêque, à moins que vous ayez ce fort attachement à la vérité, la force de la culture dominante atténuera le comportement moral nécessaire exigé. En d'autres termes, Baxter a l'impression très marquée qu'aujourd'hui, un chrétien doit avoir, par définition, une contre-culture. Et pour avoir cette contre-culture il faut manifester un très fort attachement à la vérité, à la vérité chrétienne toute simple. Je voudrais dire simplement que je ne suis pas entièrement d'accord avec Baxter et ses disciples, néanmoins sa proposition vaut qu'on en discute.

Permettez que j'aborde un autre point : l'expression de la vérité dans ce que j'appellerai les rites, parce que c'est, il me semble, ce que vous vouliez souligner dans votre remarque sur la circoncision, que cette action rituelle rend extrêmement visible l'attachement au comportement qu'impliquent les commandements de l'Alliance. Je soulignerai que j'ai été extrêmement intéressé par le rôle du rituel dans la transmission des valeurs éthiques. Je pense que la transmission effective des valeurs éthiques ne peut pas être accomplie en affirmant une vérité objective et en développant des causes rationnelles. Certainement les deux ont leur place, mais on ne parviendrait pas à surmonter l'échec des individus à suivre les codes ou bien à s'attacher à la vérité objective, sans une certaine ritualisation de la vérité et des valeurs. Un de mes collègues du collège œcuménique à l'Institut Théologique de l'Université où j'enseigne à Chicago, a soutenu, de mon point de vue avec beaucoup de persuasion, l'importance de ce qu'il appelle une « *reconstruction* » du rituel, pour contenir les comportements mauvais et engendrer les bons comportements. Ceci ne peut être accompli sans le rituel. Encore une fois, le rituel ne garantit certainement pas qu'on n'accomplira pas d'actes mauvais ou qu'on se comportera de la bonne façon et on doit par exemple se souvenir de l'importance des rituels durant la

³ Le Catholic Worker Movement, fondé par Dorothy Day et Peter Maurin en 1933, est basé sur une croyance forte en la dignité de chaque être humain reçue de Dieu. (NdT)

période du nazisme. Mais néanmoins, je pense que cette réflexion est aussi importante et certains d'entre nous devraient s'intéresser à cette recherche.

Deux autres points. L'un complète la question du rituel et la transmission de la vérité. Je voudrais insister très fortement sur le fait que, bien que je veuille approfondir cette question de la vérité, je suis cependant totalement opposé à la recherche de la vérité si cela doit conduire à la destruction de l'humanité. La recherche de la vérité ne doit jamais permettre de conduire à la destruction de l'humanité ou ne serait-ce qu'à un commencement de destruction de l'humanité.

Venons-en maintenant à une question un peu provocatrice.

Si je suis d'accord, et jusqu'ici c'est le cas, sur le fait que la ritualisation symbolique de la vérité est absolument vitale et si vous insistez fortement, comme vous l'avez fait dans vos remarques sur la circoncision comme une expression centrale de la ritualisation de la vérité, n'y a-t-il pas ici un problème ?

La dernière fois que j'ai eu l'occasion d'en voir, la circoncision n'était réservée qu'à un certain type de personnes. A la suite de quoi, l'importance actuellement accordée à la circoncision en tant que chemin rituel pour la transmission de la vérité, ne représente-t-elle pas une atteinte au statut et à la dignité de la femme ? Naturellement le même type d'argument peut être retenu en ce qui concerne l'ordination des femmes. Mais simplement j'apprécierais d'avoir une réponse de votre part à cette question.

Rabbin Gilles Bernheim :

Il y a beaucoup de questions posées, je cherche à capter les plus importantes pour ne pas sortir du cadre. Je commence par la fin, c'est sûrement la plus importante.

La première fois qu'il est question de la circoncision dans le récit biblique, c'est après que Dieu a demandé à Abram de changer son nom, chapitre 17.

Tout de suite après que Dieu a demandé à Abram de changer son nom en Abraham, il lui demande de se circoncire ainsi que les hommes de sa maison, puis de ne plus appeler sa femme Saraï mais Sarah. Mais ce n'est pas Dieu qui demande à Saraï de changer son nom, Il passe par Abraham afin que ce dernier change la nomination de sa femme.

Pourquoi Dieu ne parle-t-il pas directement à Sarah ? Ce n'est évidemment pas pour les raisons que vous croyez, que vous vous imaginez, comme quoi Dieu ne parle pas aux femmes pour toutes sortes de raisons. Simplement, lorsque Dieu demande, exige quelque chose de quelqu'un, c'est que ce dernier est insuffisant dans un domaine. On exige de quelqu'un parce qu'il manque quelque chose. Or, Il n'a pas lieu de parler à

la femme, en tous les cas sur ce sujet, parce qu'elle n'est pas, elle, manquante. Ne prenez pas pour des privilèges ce qui est insuffisance. Sur le fond, Rachi explique que dès lors que les noms seront changés et que l'homme sera circoncis, ce couple Abram - Sarah pourra avoir un enfant. De là, la littérature talmudique déduit qu'il faut ôter quelque chose à l'homme pour que sa relation à la femme soit génératrice de vie. Il faut lui ôter quelque chose que l'on appelle dans la littérature cabbaliste un trop-plein, que l'on appelle a contrario le *tsimtsoum*, se faire petit, c'est-à-dire rendre moindre, ôter quelque chose, c'est ça le *tsimtsoum*, appliquer le *tsimtsoum*, le rétrécissement à l'homme. Si l'homme entre en relation avec la femme avec ce sentiment de toute-puissance, il n'y a pas d'histoire possible entre eux, il n'y a pas de vie transmise et d'enfant à naître. Autrement dit, et c'est ce qu'explique le Talmud, la femme vivant naturellement ce manque, vivant sur le registre du dessaisissement beaucoup plus aisément que l'homme, le rite n'a été donné à l'homme que pour qu'il sache se dessaisir de son trop-plein et que la rencontre se fasse sur le mode de la relation de deux manques, de deux dessaisissements, de deux *tsimtsoum*. C'est la raison pour laquelle la loi de la circoncision est donnée à l'homme. Ceci étant, ne quittez pas Ecullly en imaginant que la femme n'est jamais soumise à des lois qui exigeraient d'elle quelque chose que l'homme peut avoir plus naturellement et qu'elle n'a pas. Il y a des règles qui s'inscrivent sur d'autres registres, et concernant le corps, sur d'autres parties du corps qui incitent la femme à retirer quelque chose avant d'entrer en relation avec l'homme.

J'ajoute que ce thème de la circoncision, ce thème du double rétrécissement, c'est-à-dire rendre moindre, pour permettre une rencontre porteuse de vie, devrait gouverner l'esprit même de la relation entre juifs et chrétiens.

Je me serais aisément servi de cet exemple pour légitimer sur le plan de la loi juive, les modalités d'un dialogue entre juifs et chrétiens. Nous ne pouvons faire histoire ensemble que s'il y a une double kénose, un double retrait, un double *tsimtsoum*, même si *tsimtsoum* et kénose ne signifient pas littéralement la même chose, avec nos langages respectifs et dans nos langages respectifs.

J'ajouterais, en écho de ce qui vient d'être dit, de ce qui m'a été répondu et des questions proposées, que si la circoncision des corps est remplacée par la circoncision du cœur, c'est bien entendu pour favoriser l'émergence d'une vérité, d'un sens, de l'esprit.

Maintenant reste ouverte pour moi cette question : Qui garantit la vérité de l'esprit ? Cette question-là, qui n'est pas juive, est une des questions de l'Eglise, c'est-à-dire à partir du moment où il n'y a plus la primauté..., je n'ai pas dit que l'Eglise n'a pas de règles, je n'ai pas dit qu'elle n'a pas de comportements, je ne dis pas qu'elle n'a pas de rites, mais à partir du moment où ce n'est plus la règle qui prime, la loi mais la foi, comment s'assurer de la vérité ou de la véracité de la foi ? Est-ce qu'il ne faut pas à ce moment-là, instaurer des règles pour maintenir la foi, je ne sais pas quel mot employer, j'ai peur de dire une sottise ou de blesser en employant un mot à tort et à

travers, je veux dire la foi dans un cadre, pas dans un cadre mais de la maintenir dans un canal qui la rende transmissible. Est-ce qu'il faut des règles ? Est-ce qu'il faut des clerks, comme on dit un clerk de notaire, c'est-à-dire des garants, des garants de la vérité ? C'est un problème qui est peut-être mal formulé par moi-même, parce que de ma place de juif, je ne suis pas familier de ce genre de questionnement mais c'est un souci qui m'habite. Et j'ai l'impression, mais les impressions peuvent être très fausses, qu'il a fallu des garants et des règles pour réinscrire la foi dans son canal de transmission ne serait-ce que pour éviter les hérésies.

J'ajouterais une dernière chose en écho encore à ce qui a été dit tout à l'heure. C'est que, à propos de l'importance donnée à la vérité, je ne mets pas une équivalence entre la vérité et le dogme. Mais puisque tout à l'heure j'ai parlé des dogmes, mon propos s'inscrivait comme en écho de ce qui a été dit ensuite, au sens que l'on peut voir dans les dogmes de l'Eglise, qui finalement ne sont pas si absurdes même pour un esprit tellement étranger à la chose comme peut l'être un juif, on peut voir dans les dogmes de l'Eglise un véritable analyseur critique des grandes utopies de l'époque, ce que moi j'appelle des grandes religions de substitutions à la Bible, qu'elles soient occultistes ou progressistes, qui ont toutes pour mot d'ordre de dire : tout sauf la Bible ! Tout sauf la Bible ! Et les dogmes m'apparaissent alors comme de véritables analyseurs critiques.

J'ai parlé des grandes utopies ou des grandes religions de substitution, mais je pourrais dire dans un langage qui nous est plus familier, des grandes idolâtries des temps de l'histoire. Et en ce sens, je sais aussi accorder l'importance nécessaire à nos résistances de juifs et de chrétiens aux grandes idolâtries de nos histoires. A la seule condition qu'aucune de ces deux religions ne soit perçue comme une sorte d'idolâtrie pour l'autre religion, parce qu'à ce moment-là, les dogmes deviennent meurtriers et les lois peuvent devenir meurtrières.

Voilà ce que je sais répondre, pas seulement répondre, mais m'inscrire à la fois en écho, en proximité de ce qui a été dit par mon interlocuteur tout à l'heure, mais aussi avec certaines lignes de distance ou de différenciation qui permettent de ne pas perdre de vue nos origines et nos références au profit d'une finalité politique, ou sociale, ou philosophique. C'est en ce sens que notre dialogue peut être à la fois rigoureux et riche.